

—Voilà qui est fâcheux, mais tu me promets d'accepter mon invitation un autre jour.

—Quand tu auras élu un domicile quelque part, oui, tu me feras voir ton installation.

—C'est convenu, bons amis toujours, et tu ne te plaindras pas de moi, je ne te dis que cela ! C'est entre nous à la vie, à la mort ! Si par hasard tu avais besoin de moi, songe que je suis là !

En ce moment, on frappa légèrement à la porte, et le garçon de bureau se présenta.

—Qu'est-ce ? demanda l'industriel.

—C'est M. Lucien Labroue qui désire vous parler.

En entendant ce nom, Ovide tressaillit, et au moment où le jeune homme franchit le seuil du cabinet, il le détourna du regard.

—Je me retire et vous laisse à vos occupations, M. Harmant, fit-il ensuite ; je compte sur la promesse que vous avez bien voulu me faire.

—Je ne l'oublierai point.

Soliveau quitta le cabinet, après avoir salué d'un air de profond respect, et le faux Paul Harmant resta en tête-à-tête avec Lucien. Tout en regagnant le tramway d'un pas léger, Ovide pensait :

—C'est bien le nom de Labroue que ce garçon vient de prononcer, et l'ingénieur assassiné et volé par Jacques Garaud se nommait Labroue. Le fils de la victime au service du meurtrier ; voilà qui serait curieux ! Cela doit être, et c'est pour cela que mon "cher cousin" n'a pas voulu me donner d'emploi dans sa maison. Puisque Jacques a attaché ce jeune homme à sa personne, c'est qu'il manigance quelque chose. Quoi ? Je n'en sais rien, mais je m'arrangerai pour le découvrir et je trouverai moyen d'en faire mon profit.

L'entrée de Lucien Labroue dans le cabinet du faux Paul Harmant avait empêché celui-ci de réfléchir aux conséquences probables de l'arrivée d'Ovide Soliveau à Paris, mais, lorsqu'il se retrouva seul après un court entretien, il se laissa tomber accablé sur son siège, et prit son front brûlant entre ses mains crispées.

—C'est à croire que le diable se mêle de mes affaires ! murmura-t-il, tout se réunit pour me parler du passé ! pour évoquer devant moi des fantômes ! Lucien Labroue, Jeanne Fortier, Ovide ! C'est la robe de Nessus qu'ils m'apportent ! Elle brûle mes chairs, elle consume mes os jusqu'aux moelles. Ce misérable Ovide ! il voulait entrer ici, s'installer auprès de moi, se trouver chaque jour en contact avec Lucien Labroue dont il aurait bientôt connu l'histoire et tiré la vérité ! Un mot d'Ovide à Lucien suffirait pour me perdre. Et cet homme est vivant ! Je ne l'ai pas tué comme on tue un reptile venimeux ! Je lui avais fermé en Amérique la bouche à force d'or. Il revient plus pauvre que jamais, il menace, et je lui obéis, et j'ai peur ! oui, j'ai peur ! Oh ! ces trois êtres, dont l'existence est pour moi un danger permanent, si je pouvais les annéantir !

Pendant quelques secondes Jacques Garaud demeura silencieux et comme écrasé sous un fardeau trop lourd. Tout à coup, brusquement, il releva la tête et dit en se pressant :

—Pourquoi désespérer ? Je tiens Ovide par l'argent ! Lucien ne voit en moi qu'un bienfaiteur et bénit son étoile qui l'a conduit ici. Quant à Jeanne, on la reprendra. Je m'effrayais à tort ! Rien n'est perdu, rien n'est compromis ! Je suis prévenu, d'ailleurs, et je veille.

.

Ovide, en rentrant à Paris, s'était mis en quête d'un logement. Après avoir consacré trois jours à des recherches incessantes, il finit par trouver aux Batignolles, pour un prix modéré, un très petit pavillon au milieu d'un jardin minuscule. Alors il acheta des meubles, et au bout de quarante-huit heures il fut convenablement installé. Ceci fait il écrivit à son pseudo-parent :

"Cher cousin,

"J'ai découvert un gîte charmant, avenue de Clichy, numéro 192, aux Batignolles. Je compte avoir à bref délai le plaisir de t'y recevoir. Tu me préviendras la veille et je ferai venir le déjeuner du "Restaurant du Père Lataille," qui est un bon endroit."

Paul Harmant reçut la lettre, et la brûla après avoir gravé l'adresse dans sa mémoire. Pour échapper aux idées sombres qui l'obsédaient malgré sa ferme résolution de lutter contre tout péril, l'industriel se réfugiait dans le travail et quittait dès le matin l'hôtel de la rue Murillo où Mary s'envenimait profondément. Elle était allée visiter avec une amie l'atelier d'Etienne Castel. L'artiste lui avait cédé une de ses toiles et cherchait pour elle des tableaux de maîtres modernes. Mary avait revu une seule fois Lucien et s'était montrée charmante pour lui ; si charmante que le fiancé de Lucie, gêné de plus en plus par cette bienveillance trop visible, évitait de se rencontrer avec la fille du millionnaire. Du corps et de l'âme Mary souffrait. Son amour méconnu, pour ne pas dire dédaigné, lui brisait le cœur et augmentait ses douleurs physiques. Mary devenait de jour en jour plus pâle et plus amaigrie si bien que Paul Harmant, oubliant ses propres angoisses, se tourmentait de l'état de sa fille. Les médecins ne changeaient rien à leurs ordonnances, et, de même que la science aux abois expédie à certaines eaux les malades dont l'état est désespéré, ils déguisaient leur impuissance sous cette formule :

—Mariez cette enfant. Le mariage fera plus pour elle que tout ce que nous pourrions entreprendre.

Bref, Jacques Garaud se voyait placé dans l'alternative de marier sa fille sans retard ou de la perdre. Un matin, Mary résolut de porter à son père le coup qu'elle préparait depuis longtemps. Elle était dans sa chambre où Paul Harmant ne manquait jamais de venir l'embrasser en lui disant au revoir quand il partait de bonne heure pour son usine. On frappa discrètement à la porte.

—Entrez ! dit la jeune fille.

La porte s'ouvrit. Paul Harmant parut. Mary s'était habillée, mais par cette matinée froide et grise elle se sentait plus souffrante, car les variations atmosphériques exerçaient une grande influence sur son état. Assise, ou plutôt à demie couchée sur une chaise longue auprès de la fenêtre, elle laissait errer dans la vague les regards de ses grands yeux attristés. En entendant marcher derrière elle, l'enfant tourna la tête, et voyant son père, elle appela sur ses lèvres un sourire d'une expression navrante. La pâleur de Mary avait encore augmenté ; la tache rouge de ses pommettes tranchait sur cette pâleur. Les prunelles offraient un éclat vitreux sous les paupières teintées de bistre. Du premier coup d'œil le millionnaire constata ces symptômes de mauvais augure, et sentit son cœur se serrer. Il vint s'asseoir près de sa fille, l'embrassa avec effusion, lui prit les mains et les trouva brûlantes.

(La suite au prochain numéro.)

IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Pourquoi l'homme périrait-il ? qui l'a condamné ? sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être ? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme ? Non, non ; et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance ; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue ? voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer ? Merveilleux effet de l'organisation ! cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois ; pour franchir l'espace immense et chercher, par delà tous les mondes, non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse : atôme à l'étroit dans l'univers...

L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

EST là un sujet dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, d'après un journal scientifique, mais le sujet est inépuisable, et l'on nous saura gré d'y revenir.

Une nuit, à Parague, dans le cirque Crozky, après la représentation qui avait attiré une affluence considérable, un éléphant, nommé la *Puce*, et son maître, se livraient au repos dans leur appartement commun, lorsque l'homme, réveillé tout à coup, entendit un bruit insolite qui excita ses soupçons, car la caisse, qui contenait de 2 à 3,000 florins se trouvait près de là.

L'idée lui vint de lâcher la *Puce*, pour voir ce qu'il ferait. Il débarrassa donc l'éléphant de son lien, dans l'obscurité, et un moment après, entendit des cris et une lutte violente.

Lorsqu'il accourut avec de la lumière, il aperçut la *Puce* qui tenait doucement, mais solidement enlacé de sa trompe, un individu qui faisait des efforts incroyables pour se dégager, mais qui réussissait aussi peu que s'il eût été attaché par des centaines de cordes. Le prisonnier ayant essayé d'égratigner la trompe qui le tenait, la *Puce*, avec beaucoup de gravité, lui administra contre la muraille une correction qui le fit se tenir définitivement tranquille.

L'intelligent animal regardait son maître comme pour lui demander ses instructions, et il maintint le voleur tant que le maître le lui ordonna. Lorsque la police arriva, il remit gracieusement son prisonnier entre ses mains.

Cet homme fut, du reste, reconnu par la police pour un criminel qu'on recherchait depuis quelque temps. La *Puce*, après s'en être débarrassé entre les mains des agents, retourna majestueusement, avec le calme d'une conscience sûre d'avoir fait son devoir, reprendre son sommeil interrompu.

NOTES ET IMPRESSIONS

On ne s'habitue pas à voir mourir la jeunesse.

Il ne faut jamais mettre le doigt dans les affaires de l'Eglise, car on ne l'en retire pas ; il y reste.—LOUIS-PHILIPPE.

La Société est une étrange ruche où les abeilles ont la bonté de nourrir le frelon.—G. VALTOUR.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

La dentelle noire, même la plus malpropre, redevient belle et reprend sa teinte noire avec le procédé suivant : On plonge la dentelle dans du lait ; on l'y laisse pendant quelques minutes ; on la plonge dans un autre bain de lait, en continuant de la sorte jusqu'à ce que le dernier bain reste propre.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 107.—ENIGME

Quand j'existe on ne me connaît pas.
Quand on me connaît je n'existe pas.

No. 108.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Traduire la phrase ci-dessous en le nom d'un illustre orateur :

BEAU MARI.

No. 109.—AMUSETTE.

Gentille est XXXXXXXX
De l'ami clément,
Qui porte XX XXXXX
Fort élégamment,
Embaume XX XXXXXXX
Et sourit gâtment.

SOLUTIONS :

No. 105.—Les mots sont : Contour et Crouton.

No. 106.—Les mots sont : Pistolet et Pistolet.

ONT DEVINE :

Problèmes.—J.-B. Clément, fils, Ste-Scholastique ; A. Dagenais, Montréal.